

Jagna Ciuchta

LE PLI DU VENTRE COSMIQUE
11/06 — 28/08/2021

Pour commencer cette conversation, j'aimerais que l'on revienne aux premières envies et réflexions qui ont nourri la préparation de cette exposition *Le pli du ventre cosmique*. Il me semble que certaines choses étaient déjà très précises dès le début de nos échanges, comme la présence des *Fotorzeźby* (*Photosculptures*) (1971) d'Alina Szapocznikow¹...

En effet, lorsque tu m'as invitée, j'ai été immédiatement réceptive à la spécificité d'image/imatge. Bien avant que je visite l'espace du centre d'art (ce qui est normalement pour moi le top départ pour un projet) et en connaissant l'histoire de son rapport à l'image photographique, c'est son nom suggestif, image/imatge, qui a résonné fort avec des phénomènes que j'aime convoquer ou produire. Ce nom, une répétition du même mot, en français puis en occitan, est très dynamique. À *image*, s'ajoute la lettre *t* pour faire *imatge*. Cela produit la traduction et la métaphore de son imperfection. Mais aussi un déplacement, un glissement, un mouvement et une transformation. Tout ce que j'aime. Dans ce contexte, la série *Fotorzeźby* (*Photosculptures*) de Szapocznikow a surgi instantanément. Elle est restée depuis un des centres mouvants de l'exposition. C'est une œuvre que j'adore, et Szapocznikow est une des étoiles de ma constellation. Dans *Fotorzeźby*

(*Photosculptures*) aussi, un glissement s'opère. Notamment entre les médiums sculpture et photographie. Plus encore, la photographie est performative : c'est à travers la prise de vue, que le chewing-gum en mouvement, modelé par la bouche, le palais, les dents, la langue d'Alina Szapocznikow, devient sculpture. C'est l'unique travail photographique de cette sculptrice polonaise. Une autre particularité de cette série, c'est qu'elle a été faite en collaboration avec Roman Cieslewicz, qui a réalisé les prises de vues. Cet aspect là, collaboratif, aura aussi de nombreux échos dans l'exposition *Le pli du ventre cosmique*.

Ta propre pratique intègre également des mouvements incessants entre sculpture, peinture, photographie. Dans ces allers-retours entre les médiums, où se situe la photographie ? A-t-elle un statut particulier ?

La photographie est apparue relativement tard dans ma pratique. J'étais familière avec ce médium parce que je l'ai étudié aux beaux-arts². Aussi, j'ai toujours fait attention à la documentation de mes expositions (que je déléguais à des photographes au départ). Depuis le début, mes expositions ont un caractère éphémère, donc presque tout ce qui en reste ce sont les images.

1. Alina Szapocznikow, artiste polonaise, née en 1926 à Kalisz en Pologne et décédée en 1973 à Passy (Haute-Savoie).

2. Académie des Beaux-arts de Poznan, en Pologne.

La photographie est entrée dans mon travail par la porte de l'exposition et de son processus dynamique. J'ai commencé par photographier les espaces vides après les expositions d'autres artistes (la série *Missing Alina*³ en était le début). Depuis, je documente mes propres expositions (souvent évolutives), leurs montages et changements de décors, les œuvres des artistes invité•e•s, que j'y mets en scène. Certaines vues d'étapes deviennent des archives des expos fictionnelles. D'autres, au départ documentaires, constituent au final des œuvres autonomes, ou des supports pour d'autres œuvres. Certaines vues d'expositions font apparition dans d'autres expositions. Elles prennent différentes formes matérielles, et continuent à se transformer. Je les appelle *images liquides*, parce qu'elles s'écoulent d'une exposition à une autre, glissent d'un support à un autre, fuient d'un état à un autre.

Est-ce là une manière de donner à percevoir le processus de travail dans sa dimension la plus organique, la plus vivante ?

Si on les sélectionne, on les sort de la masse et on les aligne, ces images peuvent en effet illustrer le fil du processus de travail de façon littérale. Mais il n'est pas linéaire, mais plutôt éclaté dans le temps et dans l'espace. Différentes formes et motifs narratifs s'entremêlent et pullulent. Ces images, dans cette masse mouvante, sont comme des balises du processus de travail dont elles sont à la fois archive, document, et dont elles sont une part inhérente et active. Mais on peut percevoir le processus à travers tous les autres médiums que j'utilise, ici à image/imatge, on voit la peinture murale et la trace de son processus sur le mur en face, par exemple..

Tu parles de l'œuvre d'Alina comme un des centres mouvants de l'exposition. Cette idée de centre qui se déplace semble très importante dans tes expositions. Il n'y a jamais un centre mais des centres, comme si tu questionnais perpétuellement les systèmes établis d'autorités ou de valeurs...

On pourrait voir chaque œuvre comme un centre autour duquel orbitent les autres œuvres dans l'exposition. Elle s'est construite par différentes associations entre les œuvres, reliées entre elles de manière non linéaire. Dans l'exposition on peut voir ces liens en traversant différentes ambiances construites autour et avec les pièces.

Mais je peux en parler dans l'ordre d'apparition des artistes invité•e•s dans le projet.

Chronologiquement, la première était la série *Fotorzeźby (Photosculptures)* de Szapocznikow. Très vite après, j'ai pensé à l'installation de Nan Goldin *All by Myself* (1995), un magnifique diaporama, des portraits et autoportraits de Nan Goldin faits à différents moments de sa vie, depuis son enfance, qui défilent au rythme de la chanson éponyme (1989) de Eartha Kitt. *Fotorzeźby*, tout comme *All by Myself*, sont des œuvres en mouvement par excellence. Elles racontent le corps, la sensualité, le sex, la vie et le changement. Dans les deux, la photographie (en série) capture différents moments de la transformation qui se produit dans le temps (d'une vie ou d'un chewing-gum). Ce que ces artistes ont en commun plus largement, est éminemment politique : c'est la question de la violence et des rapports de pouvoir dont le corps témoigne. Une troisième femme est apparue dans ce projet, un peu par surprise que je me suis faite toute seule. C'est Janka Patocka, ma mère, qui n'est pas du tout artiste plasticienne. Depuis que je la connais (et bien avant) elle fait des papiers découpés selon une tradition populaire en Pologne. Lorsque le titre de l'expo a fait son entrée, j'ai pensé à ces papiers, pliés, découpés puis dépliés. On y voit des femmes, des oiseaux, des arbres, des formes organiques et abstraites. Mis à part que Janka Patocka est ma première héroïne, il y a une forte histoire de corps, notamment de ventre, qui nous relie. Dans le parcours de l'exposition, c'est une pièce faite en collaboration avec elle qui fait l'office d'introduction. Il y a dans cette exposition des artistes historiques et figures de l'art contemporain, importantes pour moi par leur œuvre, leur histoire et l'engagement politique, tout comme des artistes amateur•trice•s, des artistes de ma génération et des artistes très

3. Série photographique *Missing Alina*, après le démontage de l'exposition « *Alina Szapocznikow : Sculpture Undone, 1955-1972* », WIELS, Contemporary Art Centre, Brussels, 2012, curatée par Elena Filipovic et Joanna Mytkowska, scénographie par Kwinten Lavigne, 2012.

jeunes, dont j'adore le travail dans toutes leurs dimensions. On retrouve le corps et ses désirs possibles ou impossibles, différentes dimensions d'amour, de gravité et du cosmos, dans les œuvres de Chloé Dugit-Gros, de Karima El Karmoudi et de ses parents Fadma et Allal, de Suzanne Husky et de Starhawk, de Sheila Atala avec sa fille Aïcha, d'Eden Tinto Colins et de Marta Huba.

L'espace qui t'accueille semble souvent être un point d'appui pour déployer ton propos, peux-tu nous parler de la manière dont tu as perçu l'espace du centre d'art, et ce qu'il t'a inspiré dans la scénographie que tu proposes ?

J'ai fait des choix formels en résonance avec les qualités de l'espace d'expo, notamment avec son volume et le mouvement induit par l'architecture. Le déplacement - la trajectoire - se fait en spirale. Depuis la porte d'entrée, on est appelé•e•s par l'ouverture de la salle d'expo au fond du hall-couloir. On entre dans cette salle carrée, vaste et lumineuse, par la rampe placée sur un côté, cela nous fait suivre le mur, puis on fait le tour de l'espace pour boucler la visite par la courbe du quatrième mur (qui a été dans le passé un balcon de cinéma). Au centre de cet espace, j'ai visualisé une cabane, au lieu d'une black box, pour accueillir *All by Myself* de Nan Goldin. Elle est construite avec des châssis de peinture, des tissus et des matières miroitantes. Sa forme, enroulée sur soi, mais ouverte d'un côté, se love dans ce tourbillon que je viens d'évoquer. Tout comme les peintures murales, l'accrochage des photographies d'Alina Szapocznikow, les œuvres d'autres artistes, les différentes couches de l'exposition forment des arcs de cercles concentriques, décalés les uns par rapport aux autres. Comme des orbites, ou des feuilles de chou. Les reflets difformes de l'exposition dans ses surfaces miroitantes défilent lorsqu'on se déplace. Ce mouvement résonne avec la trame narrative annoncée dans le titre. L'espace(-temps, j'ai envie de dire) se plie et se multiplie. L'exposition se visite vraiment avec le corps. Cette dimension, perceptive et dynamique, est probablement vouée à disparaître dans la documentation photo qui n'en rendra pas la fluidité, mais seulement des fragments éclatés.

Peux-tu nous parler plus précisément du choix de ce titre dont chaque terme recouvre presque un monde en soi ?

J'ai choisi, comme souvent pour mes titres, un registre semblable à la série B, un peu excessif, pas cher et accessible à tou•te•s. Ce que j'aime dans les films de série B, c'est qu'on ne s'y prend pas trop au sérieux, on y est plus dans le plaisir décomplexé que dans l'ambition, tout en traitant des sujets politiques. Les idées que ce titre évoque ne sont pas non plus (en tout cas pas toutes) nouvelles pour mes expositions. Elles retrouvent leurs échos dans toutes les œuvres invitées. Le *ventre* c'est un centre d'énergie et un carrefour des désirs, de la sexualité, de la respiration, de la digestion, de tous les plaisirs, de la maternité, des sentiments, et des milliards de bactéries. C'est une grotte avec son écosystème et son histoire de l'art, un contenant vivant, un cosmos en soi, un lieu des transformations. J'aime l'idée que l'exposition est un ventre. Il a des *plis*, endroits des chevauchements d'identités, des contigüités improbables, des secrets, des passages vers d'autres dimensions. Le *cosmique* appuie notre lien avec la Terre et avec tout ce qui nous dépasse. Mais aussi, fait basculer ce titre (et l'exposition) dans une fiction fantastique qui, je l'espère, nous fait sourire.

**Propos recueillis par Cécile Archambeaud,
juin 2021**

